

tre fois. On s'attendait à quelques évanouissements de la part des Autrichiens maîtres de cette malheureuse et intéressante ville; mais grâce à Dieu, leur attitude est calme, modérée; ils ont compris qu'ils pouvaient encore craindre quelque explosion nouvelle des ressentiments amers qui vivent au cœur des vaincus. La ville est calme aussi, mais elle est triste. L'ordre y règne, et pour peu que les vainqueurs soient cléments, il continuera d'y régner sans qu'il soit besoin de verser une goutte de sang.

En Hongrie tout est également terminé, et ce vaillant peuple que j'admire autant qu'il est tranquille, est condamné à plier sous le joug de lords autocrates. Pendant longtemps on avait confondu les Hongrois avec tous les émigrés en masse; mais peu à peu, en voyant se prolonger la lutte, se développer l'héroïsme, on s'est pris de sympathie pour eux, on a étudié ce qu'ils voulaient et on a vu qu'ils ne se faisaient tuer que pour leur indépendance.

Je m'arrête pour y revenir dans quinze jours ou trois semaines. Peut-être que d'ici là notre horizon politique se sera mieux dessiné.

Notre reine industrielle, notre pieuse cité est tranquille; le travail marche; nos constructions gigantesques de rues, de quais, de ponts, d'édifices publics, et même de fortifications se continuent avec la plus grande activité. Les anglais achètent toujours nos riches étoffes, nos chapeloux et nos vins. Les lords touristes font prospérer nos hôtelleries par leur superbe générosité, font sourire malicieusement nos petits maîtres, et incommode nos voyageurs de diligence. Mais nous sommes bons amis avec leur gouvernement.

Je ne parle pas du Canada; je sais qu'il a aussi sa part d'affliction; choléra, incendies sur incendies, surtout celui qui a consumé tant une bibliothèque de prix et presque irréparable; insulte au gouvernement; exécution de la presse à l'instar de la nôtre. — Vers quel avenir marchent les loyaux fils de notre vieille France! — Puisse Dieu les protéger aussi et pour toujours.

M. L. M. C...

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 29 SEPTEMBRE 1840.

Nous interrompons, pour aujourd'hui, la publication des Etudes sur le Moyen-Age, afin de donner en entier à nos lecteurs la Correspondance Lyonnaise qui se lit à notre première page. Nous espérons que l'habile correspondant qui y est porté sur l'état général de l'Europe, ne manquera pas d'intéresser vivement. Une circonstance devra redoubler le plaisir de la lecture de cette lettre, c'est l'agréable promesse que nous fait son auteur de nous faire parvenir régulièrement des correspondances aussi appréciables que l'est celle que nous lisons aujourd'hui à nos lecteurs.

Observations sur un autre écrit d'un Abolitionniste.

Un Abolitionniste, contre l'écrit d'un de nos frères l'autre jour, quelques observations, revient à la charge dans l'Éclair du 25 du courant, et c'est surtout pour nous faire voir qu'il est fidèle. Son écrit ne renferme aucun aperçu, aucun raisonnement nouveau.

La lutte dans laquelle nous sommes engagés, nous crée assez d'ennemis nécessaires pour que nous nous efforcions de ne pas nous en laisser inutilement. Nous dirons donc franchement à "Un Abolitionniste" qu'en nous plaçant de nos adversaires, nous avons en vue cette foule d'écrivains inconnus qui l'insultent, depuis un certain temps, les règles d'une presse honnête. Qu'ainsi, quand nous parlons d'esprits évidemment obscurcis par les vaines et grossières que fétides qui s'élevaient de leurs ouï-dire, nous parlions à qui de droit, et non pas à lui personnellement. Nous sommes attaqués par tant de champions à la fois,

soitiller, moi votre prêtre, par les mains impures de ces barbares.

Après deux jours passés dans ce village, on nous conduisit dans celui que nous avions visité le second, où on allait décider enfin sur notre sort.

Il y avait déjà sept jours que nous étions ainsi traités de village en village, et de théâtre en théâtre, servant de spectacle à Dieu et aux Anges, comme on peut le croire de la bonté divine, mais devenus pour les hommes et pour les plus vils Sauvages, un objet d'insulte et de raillerie, lorsqu'enfin on nous annonça que nous allions périr ce jour là par le feu.

Quoique cette mort eût quelque chose d'horrible, la considération de la volonté de Dieu et l'espérance d'une vie meilleure et exempte du péché, en adoucièrent les rigueurs.

Je m'adressai donc pour la dernière fois à mes compagnons français et hurons, et je les exhortai à persévérer jusqu'à la fin, en se rappelant dans leurs douleurs de l'âme et du corps celui qui souffrit (Hebr. 12. 3.) non si grande contradiction de la part des pécheurs armés contre lui, afin qu'ils ne se découragent pas et qu'ils ne tombent pas dans l'abandonnement.

Je leur fis espérer que le lendemain nous serions réunis dans le sein de Dieu, pour régner éternellement.

Comme nous avions à craindre d'être séparés les uns des autres, j'avertis en particulier Eustache qui, si on ne nous laissait pas près l'un de l'autre, il mettrait la main sur la poitrine, et leverait les yeux au ciel, pour signe de regret de ses péchés, et que jo lui

qu'il n'est pas étonnant que nous cherchions à en enfiler plusieurs d'un même coup. —Maintenant, Abolitionniste, c'est à vous que nous nous adressons. — Vous parlez, dans votre écrit de la pauvreté des apôtres, à laquelle vous voulez rappeler le Clergé d'aujourd'hui; et nous nous sommes permis de vous dire qu'il n'était pas d'un esprit sain de vouloir reporter le Clergé aux temps apostoliques, tandis que le reste de la société a des idées incompatibles avec les usages d'alors. Avons-nous en tort de parler ainsi? Dites-le, si quelque grand champion de la cause des peuples monarchiques, indigné du luxe des Rois, allait s'écrier: " Quel amer sarcasme à la pauvreté de leurs sujets! Ne devraient-ils pas vivre comme au temps du bon Evandre, qui logeait dans une chaumière convertie de paille? N'est-ce pas que vous ririez? Et pourtant, vous poussez l'exigence jusqu'à vouloir que nous admirions vos idées d'âge d'or, dont vous riez sous cape. Si nous osions régrimber d'un ton à nous rassurer: vous dites " Répondez M. L. M. C. des Melanges. Voulez-vous dire que les ministres de l'évangile doivent suivre le torrent du vice? Vraiment, ce serait trop benin de répondre à pareille question.

Vous savez bien, vous lecteurs, que nous ne voulons pas prêcher une morale si peu orthodoxe. Bien plus, vous apercevez qu'une conclusion si drôlement tirée décèle non pas un âge grave, mais l'âge des espérances. Votre jugement nous suffit, et nous passons à autre chose.

" Abolitionniste " nous accuse de franchise dérivée, parce que nous lui avons fait dire: " La dime actuelle est la plus monstrueuse iniquité. " au lieu de " le système actuel des dimes est de la plus monstrueuse iniquité. " — Nous protestons que nous avons confondu le sens pratique de ces deux phrases avec toute la bonne foi du monde. Mais enfin, puisqu'il s'y trouve une si énorme différence, nous prendrons l'expression même de l'écrivain et nous lui dirons: nous ne pouvons être de votre avis, lorsque vous dites que le système actuel des dimes est de la plus monstrueuse iniquité. C'est de l'exagération. Notre population se compose presque en totalité de la classe agricole; dans nos campagnes presque tous les citoyens aisés paient la dime; ceux qui ne paient pas de dime paient plus de castruel, les usages de notre société les y forcent. Et enfin, nous avons parlé de cotisation volontaire, en quelques circonstances, comme moyen de faire peser l'entretien des prêtres sur tous les paroissiens.

Pourquoi donc insinuez-vous que par cette suggestion, les Melanges se déclarent en faveur des prêtres qui violent la loi du pays en engageant les populations à se cotiser pour l'entretien des vicaires? Est-ce que c'est un crime contre la loi qu'une population donne volontairement telle somme pour l'entretien d'un vicaire? Vous nous faites là une querelle d'allemand; on plutôt, vous êtes aise d'apprendre à vos lecteurs qu'en 1667 le Conseil Supérieur avait fixé la portion congrue de chaque curé à 500 francs plus le casuel. Inutile d'ajouter que vous avez l'air de regretter cet âge d'or pour les curés et de trouver suffisant qu'on leur donne la subsistance et l'entretien, et un domestique pour les servir.

Ce serait, en vérité, un grand pas de fait pour certains abolitionnistes s'ils pouvaient faire dominer un système aussi mesquin ou quelque chose d'approchant. Le clergé aurait bien moins d'influence. Il n'aurait pas l'occasion de se faire aimer du peuple par sa bienfaisance et ses aumônes. Méprisés par nos frères séparés qui, eux, rétribuent en gentilshommes leurs Ministres; dédaigné par les classes riches qui ne sont pas constamment assez mystiques pour juger autrement que par les sens; dénué des moyens de s'instruire, et un mot avalé et devenu une nullité sociale, le clergé irait cacher son abaissement dans la sacristie. Ce serait alors le retour de l'âge d'or. C'est alors que le Progrès promènerait son sceptre bûni d'ambon à l'autre du Canada; le peuple n'aurait plus de sauveurs pour le succéder, personne pour se gorger du fruit de ses sueurs. — Voyez en France; y a-t-il des prêtres maintenant! Non, non; il n'y a plus que Liberté, Fraternité, Egalité.

Mais voici, certes, une accusation qui, si elle

donnerais alors l'absolution. Je la lui avais déjà accordée souvent dans la route, et depuis notre arrivée. Il fit plusieurs fois le signal convenu.

Cependant, après une plus mûre délibération, les Anciens pensèrent, qu'il ne fallait rien précipiter pour les français, et ils déclarèrent dans l'Assemblée, où on nous appela, qu'on leur laisserait la vie. Ils s'accordèrent aussi à tous les hurons, excepté à trois, Paul, Eustache, et Etienne, qu'ils firent périr dans les trois villages que forme cette nation.

Etienne fut mis à mort dans le village où nous étions, nommé Andagaron; Paul dans celui d'Ossermonon, et Eustache dans celui de Teontongon: ce dernier eut presque tout le corps brûlé, et sa tête fut tranchée avec un couteau. Il supporta ces douleurs très chrétiennement, et tandis que les autres captifs, en montrant dans ces tourmens, ont la coutume de s'écrier: " Que de mes cendres, il m'aise un vengeur! " Eustache animé de cet esprit du christianisme, qu'il avait reçu avec abondance dans son baptême, conjura les hurons ses concitoyens, qui étaient présents, de ne pas avoir égard à lui, pour conclure la paix, dont il était question entre eux et les Iroquois.

(A Continuer.)

" Une religion qui inspire un tel renoncement, de tels sacrifices et de si héroïques souffrances proclame sa propre divinité. " (New). Certes, dit Pascal, je crois des témoins qui se font " égorger. "

était vraie, nous mériterait 7 ans d'expiation. Nous avons dit que certains hâbleurs s'aplatissaient sous les passions vicieuses pour les faire servir ensuite à leur agrandissement; et c'est très-vrai. Nous avons dit encore qu'il se trouvait des gens qui " sonlevaient à la surface de la société cette lie, cette fange de l'humanité que tout citoyen honnête doit désirer voir se précipiter aux plus basses régions. " Nous voulions dire par là qu'il y avait des gens qui remuaient par leurs écrits ou leurs discours les plus viles passions; nous voulions dire encore que ces mêmes écrivains se plaisaient à fouiller dans le dépôt des errements humains, pour sonlever à la surface sociale ce que tout chrétien et même tout homme bien pensant doit souhaiter voir demeurer aux plus basses régions. Hé! bien, Abolitionniste a bien voulu comprendre et écrire que par la lie, la fange de l'humanité, nous entendons le peuple! Et aussitôt, feignant une juste indignation, il s'écrie: " Et c'est un prêtre qui a en le front d'écrire cette sentence!!! " — Et vous, Abolitionniste, qu'êtes-vous donc? Votre langage nous rappelle Celui qui trompa la première femme.

Notre écrivain se plaint ensuite amèrement de la manière dont nous avons parlé de certains " zélés " ; mais toute cette tirade n'a pu produire en nous la contrition. Nous passerons donc avec enlaidissement à une autre chapitre.

On nous reproche encore de la mauvaise foi. Nous avons fait dire à " Abolitionniste " qu'en 1844 chaque curé avait reçu 1614 minots de grains. Or ceci le fâche, car il voulait dire seulement que chaque curé, non individuellement, mais l'un portant l'autre, avait reçu cette quantité de grains. — Mais, comment sommes-nous de mauvaise foi, puisque c'est précisément cette dernière affirmation que nous déclarons être inexacte. Non, les curés n'ont pas reçu l'un portant l'autre 1614 minots de grains chacun.

Voire calcul suppose deux faits qui n'ont pas eu lieu. 1° Que tous ont payé, 2° Que tous ont bien payé. Evidemment, vous auriez dû faire une forte déduction pour ceux qui ne paient pas, pour ceux qui paient mal, et puis pour ceux à qui il est fait des remises volontaires.

Enfin, supposé que votre estimation fût aussi exacte qu'elle est fautive, ce que vous avez vous-même prouvé restera comme fait très significatif, savoir: qu'en 1844 chaque individu catholique n'eût à payer que la 26e partie d'un mélange de 16 minots de grains. Evaluant chaque minot à 2s 6d, et prenant la 26e partie, vous trouvez que chaque individu a dû payer un peu plus de 1s. 6d. — Quelle énorme capitation et quelle sangsue, donc, que ces curés! Pour cela, encore, ils font si peu de chose; ils n'ont qu'à jeûner tous les dimanches et fêtes, et quelques-uns d'entre eux le tiers ou la moitié de l'année; à confesser très-longuement; à visiter les malades la nuit comme le jour; à la pluie comme à la neige; à enseigner le catéchisme aux enfants pendant plusieurs mois de l'année, etc., etc. Quelles bagatelles que tout cela! Oh! vraiment, il était temps qu'on vint éclairer le peuple et lui dévoiler de si ériants abus!

Il est bien attendu que nous raisonnons ici sur les domies de notre adversaire. Nous savons que les familles agricoles paient plus de 1s. 6d. par individu, généralement parlant.

Maintenant, pour en finir par cette fois, nous demanderons: comment se fait-il que les curés jouissent d'une honnête aisance, si ce n'est par ce qu'il y a une énorme disproportion entre le nombre des Curés et celui des fidèles à desservir? Plusieurs curés sont quasi des diminités de Diocèses. Serait-il juste que dans ces vastes paroisses, qui demandent tant de travail à leurs pasteurs, chaque individu payât moins qu'il ne ferait dans des paroisses moins étendues? Nous osions croire qu'une idée si étroite ne s'emparera pas de nos concitoyens.

Nous remercions la Minerve pour l'honnêteté bienveillante du suivant énoncé: " LES MELANGES RELIGIEUX. — Nous voyons avec plaisir que cet excellent journal, qui défend avec autant de talent que de persévérance et la cause de la religion et la cause du pays, a agrandi et amélioré son format. Il paraît vendredi avec un nouveau titre, en annonçant qu'il en était à sa 13e année d'existence. "

La Minerve donne un démenti formel à ceux qui attribuent " un damné " à M. Pinaud, du séminaire de St. Sulpice.

Chronique des Melanges.

MONTREAL. — Il est arrivé ces jours derniers une députation des Libéraux de Bytown pour demander au gouvernement d'y nommer une Commission d'enquête sur les étonnantes dépenses qui viennent d'y avoir lieu. Il paraît en effet que les Orangistes y ont été les principaux acteurs dans les tumultes, et qu'ils y étaient accourus des campagnes de voisinages. On dit que deux à trois des personnes blessées dans la mêlée, ont depuis succombé à leurs blessures. Le Packet de Bytown et quelques voyageurs arrivés de la même ville s'accordent à parler de la conduite partielle du militaire durant l'émeute. Il faut espérer qu'il y aura enquête, et que pleine justice se fera.

LA PRESSE TORY. — La Presse tory de Montréal et de Québec est furieuse de ce que le Times et le Daily News de Londres condamnent fortement les torics du Canada de la manière déshonorante avec laquelle ils ont agi en avril et en août derniers. Le Transcript, qui a coutume d'être plus modéré et de raisonner avec assez de sang froid, s'oublie étrangement en cette occasion; il fait mine de parler d'annexion! C'est une pitié que de pareils moyens! Que le Transcript lise ses propres articles à ce sujet depuis le mois de mai, et il comprendra bientôt que rien n'est plus rédi-

cule que le langage qu'il tient dans sa feuille d'hier.

CHEMIN DE FER. — Telle la presse est unanime en faveur du chemin de fer projeté entre Melbourne et Québec. Il faut espérer que les citoyens de cette dernière ville vont se mettre tout de bon à l'œuvre. Leur intérêt est au jeu; c'est pour eux presque une question de vie ou de mort.

STÈGE DU GOUVERNEMENT. — Il n'y a encore rien de décidé à ce sujet.

USE RUMEUR. — Les journaux de l'opposition annoncent que Ludger Duvernay, Ec., va être nommé co-imprimeur de la Reine. Je ne crois pas la rumeur fondée; mais si elle l'était, je suis certain que tout le monde se réjouirait de voir récompensé un homme qui a rendu tant de services à la cause libérale que M. Ludger Duvernay.

ELECTIONS. — M. Laeotte est élu par acclamation Représentant du Comté de Chambly; c'est une bien bonne nomination. Quant à Mégantic, il n'y a rien de plus qu'aux dernières nouvelles.

LE CATHOLICISME. — La Minerve d'hier soir contient une protestation énergique contre l'Épiscopat et ses pareils. J'espère que les Melanges la reproduiront. Elle devra engager tous les journaux honnêtes à en agir de même afin que les Protestants comprennent que les articles irréligieux n'ont pour partisans qu'une poignée de jeunes gens mus par l'ambition.

LA PAIX DE LA VILLE. — Montréal continue à être tranquille, malgré les articles violents de la presse tory et d'une autre presse, qui paraissent n'aspirer qu'après le trouble et la guerre civile. Mais les autorités cette fois n'éconteront pas la voix de la pitié; elles se vifront et sauront donner aux émeutiers (s'ils osent agir de nouveau) une leçon dont ils se souviendront longtemps.

COMMERCÉ DU PORT. — Le Canadian de Québec contient le paragraphe suivant, que je crois devoir enregistrer ici comme nouvelle importante à signaler: — Le Nouveau-Canada du 19, annonce l'arrivée à Halifax de la goëlette Governor, venant de Toledo à l'extrémité supérieure du lac Erie, après avoir accompli en 30 jours un voyage de 3000 milles. Elle est du port de 224 tonneaux, de 110 pieds de quille, et avait à bord 10,000 boisseaux de maïs et 1000 boisseaux d'avoine. Après avoir déclaré cette cargaison, elle devait prendre un chargement de maqueras pour le Far West.

INDUSTRIE CANADIENNE. — Le même journal donne la nouvelle suivante que les amis de l'industrie indigène apprendront avec plaisir: — M. M. Bailey et Bowman, du village de Darlington (Haute-Canada), ont commencé à fabriquer de la filence imitant celle de Staffordshire. D'après les échantillons qu'ils ont déjà produits, on assure que leurs plats, assiettes, etc., égaleront en beauté ceux d'Angleterre.

PROGRES. — Le Libérateur de Toronto dit que l'on cultive dans le H. C. du café, qui ne le cède en rien à celui d'outre-mer. Il ajoute qu'on en importe chaque année pour £20,000 et il suggère avec raison d'en augmenter la culture en Canada.

FAUX BILLETS DE BANQUE. — On a découvert à Guelph de faux billets (d'une piastre) de la Banque de Montréal. Attention donc lorsqu'on en reçoit!

COURSES. — Le cheval St. Laurent, appartenant à M. Prendergast de Montréal, vient de gagner aux Éclats-Tants à des courses récentes une bourse de \$5000!

LORD ELGIN. — Le nouveau titre que la reine vient d'accorder à Lord Elgin est " Baron Elgin d'Elgin en Ecosse. " Cette nomination donne à Lord Elgin le droit de siéger à la chambre des Lords.

TRAITE. — Le gouvernement vient de nommer le capitaine Anderson pour s'entendre avec les Indiens des Lacs Supérieur et Huron au sujet de leurs réclamations pour les terres que leur ont enlevés les compagnies des mines. C'est un acte qui fait honneur à l'administration.

CHARLES-ÉDOUARD.

CORRESPONDANCE.

L'écrivain du Moniteur et les Jésuites.

Nous reproduisons avec la plus vive satisfaction la correspondance suivante du Moniteur Canadien. Elle mérite toute l'attention des lecteurs par la force de la vérité et les raisons, comme aussi par le ton calme, modéré, bienveillant dont elle est empreinte depuis un bout jusqu'à l'autre.

M. le Directeur.

Il serait difficile d'avoir vu sans regret les sortites dirigées contre les Pères Oblats, contre les Jésuites surtout dans le Moniteur Canadien du 20 de septembre. Les lecteurs, vainement lui-même après réflexion devront le partager. L'écrivain parle d'abord de l'expulsion des Jésuites de tous les pays catholiques de l'Europe dans le dernier siècle, comme si ce fait de lui-même et seul était la preuve qu'ils étaient dignes de la persécution dont ces religieux furent les victimes.

Il dit plus loin qu'ils " viennent ici vivre aux dépens du peuple... entre autres, s'engraisser des sueurs de celui des faubourgs St. Roch et St. Jean " dans notre ancienne capitale.

Il ne parle qu'avec la plus souverain mépris de l'éducation qu'ils ont " donnée à nos ancêtres dans les premiers temps de la colonie qui en faisait, " suivant lui, " des nullités sociales et politiques. "

Tels, et autres analogues, sont les sentiments qui respirent dans cette production. Les Jésuites ne furent chassés des pays catholiques qu'à la suite des plus lâches intrigues

au moyen desquelles on se joua des Bourbons de France et d'Espagne, et des monarchies et souverains d'Italie de la même famille. Ils furent de même chassés du Portugal sous le ministère comme à l'instigation du fameux marquis de Pombal, enfin des possessions de l'Amérique à la sollicitation de Joseph II sous le règne de sa mère la célèbre Marie Thérèse.

En France, la banqueroute du père Lavalette servit de prétexte pour détruire la compagnie des Jésuites. Le père Lavalette avait contracté des dettes à la Martinique, sans l'autorisation de ses supérieurs. Elles étaient personnelles. Il fut poursuivi, l'affaire fut portée devant le Parlement de Paris par appel. On doit demander comment les poursuites intentées par ses créanciers pour se faire payer furent servies de motif à ce tribunal de prononcer, sous prétexte de l'examen qu'on fit des règles des Jésuites à cette occasion, pour en dissoudre le corps et chasser ses membres de toutes les maisons d'éducation, qu'ils possédaient depuis plus de deux siècles dans le royaume, entre autres traitements plus qu'arbitraires qu'on leur fit subir, pour qu'on put s'emparer de toutes leurs propriétés mobilières comme immobilières.

Ceux qui faisaient jouer tous les ressorts d'une politique machiavélique pour amener cette mesure comme maintenant pour avoir été dirigée contre la religion catholique et contre le christianisme, Voltaire lui-même qui secondait les projets du jour à ce sujet, se méprenait de leurs dupes en même temps qu'ils s'applaudissaient du succès de leurs intrigues. Ils rendaient justice dans leurs intimes correspondances au mérite des membres de l'Ordre auxquels ils étaient redevables de l'excellente éducation qu'ils avaient reçue dans leurs collèges.

Ce qui prouve au reste la faillite du prétexte invoqué pour anéantir cette société, c'est qu'à la suite de la confiscation des biens des Jésuites, on ne s'occupa pas le moins du monde de payer les dettes contractées par le Père Lavalette et c'est la perte que firent les créanciers que " Trépassé " de l'Éclair donnait récemment comme celle pour la France de plusieurs millions, quoique tous les biens de ces religieux tombassent dans le domaine public.

On n'a jamais pu connaître les motifs de leur expulsion, sans forme de procès, du royaume d'Espagne, accompagnée qu'elle fut pourtant de traitements barbares qui n'ont guère en d'exemple dans les derniers siècles avant les prescriptions dont le clergé fut l'objet pendant la révolution française sous le règne de la terreur. On n'a pas plus de renseignements sur lesquels on puisse compter d'avantage, par rapport aux prétendus crimes d'état portés par le marquis de Pombal à la charge des Jésuites du Portugal; enfin Joseph II semble avoir eu pour principal motif de s'enrichir de leurs dépouilles.

Contentons-nous de faire connaître l'opinion d'un écrivain judicieux, de tout ce qui s'est dit des Jésuites, il n'était rien de constaté que le bien qu'ils avaient fait.

Pour l'éducation donnée par les Jésuites, il n'est guère de diversité d'opinion. La supériorité de celle qu'on recevait dans leurs collèges est reconnue. C'est dans leur maison que s'étaient formés presque tous ceux qui, dans les derniers siècles, se sont fait remarquer par de grands talents sous tous rapports.

On croit pouvoir dire que celle qu'ils donnaient dans ce pays, n'était pas méprisabile. C'est dans leur établissement de Québec, qu'avant la conquête aussi s'étaient formés de nos plus respectables citoyens de l'époque. Il est vrai qu'ils ne donnaient pas de leçons de droit constitutionnel et politique. La chose n'était pas de même possible sous le gouvernement de l'absolutisme; c'était le notre alors. Elles eussent paru dangereuses à ceux qui administraient. Ce n'était pas la faute des Jésuites plus que des citoyens; c'était celle du régime qui pesait sur la France et par contrecoup sur ses colonies.

Pour ce qui regarde la conduite des Jésuites en matière politique, ils darent subir l'influence des circonstances, comme la chose arrive toujours, soit par rapport au public, soit par rapport aux particuliers. Dans les cantons de la Suisse, les plus démocratiques, ils étaient du moins l'objet de l'affection comme du respect de leurs habitants.

De notre côté de l'Océan, la conduite du Jésuite Farmer à Philadelphie fut marquée pendant la guerre de l'Indépendance au coin de la prudence et de la sagesse. D'un autre côté M. Carroll, Jésuite lui-même et frère de celui qui portait le même nom, signataire de l'acte d'indépendance, accompagna le célèbre Franklin dans son voyage à Montréal à la même époque. Il fut reçu dans la maison des Jésuites à Montréal par le père L'ocquet son confrère qui fut depuis dans la province en lutte à de vives persécutions.

Pour revenir à l'éducation par rapport à notre pays; qui peut ne pas savoir que le plus beau temple élevé dans notre partie de l'Amérique du Nord aux sciences est le collège bâti par les Jésuites de Québec. On croit pouvoir dire que nos compatriotes par suite de l'absence d'éducation politique ont laissé d'abord presque sans murmure transformer ce collège en casernes. C'était le seul établissement de ce genre dans la province avant la conquête. L'écrivain reproche d'une manière amère aux Jésuites, leurs grandes propriétés territoriales. Il ne leur était pas possible au moins de faire un plus noble usage de ces richesses. Il est juste en passant d'observer que si nos compatriotes, ont vu depuis s'établir tant d'autres collèges pour leur usage, ils en sont redevables au clergé catholique.

Les Jésuites se sont d'ailleurs conciliés l'estime et le respect de tous les véritables amis de la science, depuis le célèbre chancelier Bacon jusqu'à Frédéric le Grand, roi de Prusse qu'on n'accusera pas d'avoir manqué de lumières. Ce monarque les conserva dans son royaume dans l'intérêt de ses sujets catho-